

AU-DELÀ DES COLLINES

par

Marie-Viviane PORTAL

Éditions Saint-Rémi

– 2013 –

Tu me manques cruellement ma tendre aimée, ma grande sœur Anne-Marie.

Tu étais l'Ange Gardien et la « petite maman » qui a tenu ma main jusqu'à l'aube de mes 18 ans.

Et, du paradis lumineux où tu as enfin commencé ta vraie vie, tu la gardes à jamais.

Ta présence, constante et si sensible à mes côtés, a guidé ce témoignage qui t'est dédié :

A toi ma sœur tant aimée pour l'éternité.

Certaines recherches historiques m'ont été précieusement fournies par l'excellent livre de Jacques Mordal dans la bataille de France.

ÉDITIONS SAINT-RÉMI

BP 80 – 33410 Cadillac

Tel/Fax : 05 56 76 73 38

www.saint-remi.fr

PREMIÈRE PARTIE

LES PETITES PARIS 1946

La petite fille pleurait, son cœur désespéré ne semblait pouvoir contenir ce trop grand chagrin. Elle attendait immobile sur le banc du parc de l'institution Saint-André, lieu inhospitalier où maman l'avait laissée un sombre matin d'octobre. Elle serrait très fort une poupée de misère, poupée de l'occupation, au corps de tissu empesé de copeaux de bois, dont le manque de souplesse rendait les bras rigides ; ceux-ci s'avançaient toutefois suffisamment pour accueillir avec tendresse la petite fille au cœur si triste, et ces deux bras ainsi tendus étaient un réel réconfort pour l'enfant, son être débordait de tendresse pour « Dozi » la poupée.

Avec sa réflexion mûrie par trois années d'arrachements, Joëlle contemplait le parc habillé d'hiver avec ses pelouses jonchées et éclairées du feu de ses feuilles automnales. Un pâle soleil dardait sa lumière dans l'or des feuillages de novembre et lorsqu'elle oubliait son chagrin son humeur enfantine la poussait à ramasser les plus belles feuilles. Celles des marronniers étaient ses préférées, immenses nervurées tentaculaires, souvent elles étaient de la taille de sa tête, elle les emboîtait les unes dans les autres, le bord dentelé correspondant à l'autre bord, chaque nervure épousant celle du dessous. Elle en faisait des tas qu'elle cachait çà et là, mais ces trésors étaient envolés le lendemain.

Sa préférence allait également aux chênes à feuilles persistantes et roussies, et leurs glands qui tombaient comme jouets à Noël, chaque gland représentait un petit bonhomme et tous ces petits compagnons d'un jour réjouissaient et éclairaient sa vie de jeune interne.

Étant la plus jeune de l'institution, les autres filles, fortes de la supériorité de leur âge jouaient bruyamment entre elles et se montraient parfois cruelles. Sauf une, rien que de penser à elle, Joëlle avait une émotion dans sa gorge ; celle-là c'était sa grande sœur Anne-Marie, déjà bout de femme du haut de ses cinq ans,

l'enfant n'avait jamais pu prononcer son prénom correctement, et depuis toujours c'était « Nanie ». Celle-ci se trouvait toujours présente pour la tirer d'un mauvais pas lorsque les grandes la houspillaient. Elle se portait toujours à son secours. Nanie, c'était tout, mais c'était surtout sa petite maman. Pourtant une fois, la présence de la grande sœur lui fit défaut ; une fillette de dix ans ayant brisé involontairement la vitre d'une véranda du préau, le sol était jonché d'une myriade de verres coupants, elle obligea la petite à s'agenouiller sur ceux-ci pendant plus de deux heures, mais Joëlle déjà aguerrie supporta en silence sa douleur malgré ses genoux qui commençaient à s'entailler. Cette souffrance physique et cette humiliation n'étaient que vétilles, comparée à celle désespérante qui l'habitait et l'enserrait en tenaille avec une allégeance obstinée, depuis que maman les avait arrachées à sa tendresse pour les mettre en pension.

Toutefois, l'épine s'ajoutait aux autres si douloureuses, qu'un jour viendrait où l'on serait contraint d'en faire l'extraction. Nanie lâchait souvent ses jeux de récréation, l'absence paraissait longue à ces deux cœurs séparés, et Joëlle voyait arriver la grande sœur, blondinette aux grosses joues et aux épais sourcils noirs, revêtue de sa blouse d'uniforme bleu marine et de ses chaussettes éternellement tire-bouchonnées, tenant son goûter ; alors le visage triste et boudeur de la petite s'éclairait, une joie absolue l'inondait balayant, soufflant les miasmes d'angoisse dans ce jeune corps malmené. Lorsque Nanie la prenait par la main, lui tirait ses deux nattes brunes attachées sur le sommet de sa tête par un ruban, l'embrassait, lui racontait son école avec les grandes, quelle chaleur reconfortante ce petit bout de fille apportait à sa « petite », c'était comme un îlot lumineux et luxuriant au large d'un sombre océan, et cela permettait chaque fois à Joëlle de survivre.

Cet automne 1946 était froid, sombre et pluvieux. La vie de la nouvelle France libérée semblait toujours aussi restreinte que durant l'occupation ; on échangeait toujours des tickets pour une nourriture substantielle et une forte proportion de français se

trouvaient très pauvres. La victoire ayant paradoxalement rétréci le franc en peau de chagrin. On avait subi tant et tant de privations ces dernières années que l'on s'était accoutumé à souffrir et l'on s'en arrangeait. Le plus dur était le chauffage, on avait grelotté depuis tant d'hivers que l'habitude avait été prise d'y faire face.

Souvent, les pensionnaires s'obligeaient à des courses et à de folles poursuites sous le préau, pour se réchauffer un peu, on tape très fort ses pieds chaussés de galoches, faites de carton bouilli, pour faire circuler ce sang pourtant neuf, dégeler des pieds endoloris, et puis l'âme enfantine est là ; on se donne au jeu avec toute la fougue de l'enfance, on pensera plus tard.

L'instant le plus pénible et le plus malaisé était le coucher le soir dans les petits lits blancs s'alignant dans le grand dortoir uniforme, tout le désespoir de ce monde déversait son flot sur les enfants. Les larmes et les sanglots, étouffés le jour, déferlaient avec abondance, les soulageant singulièrement. D'un lit à l'autre, elles se prenaient la main et ainsi apaisées, s'endormaient.

Au milieu de la monotone nourriture, époque oblige, il y avait ô Bonheur !, les châtaignes que Sœur Sainte Cécile faisait griller, tout le jardin enfumé embaumait l'écorce roussie du marron. On percevait le bruit sourd de la peau qui éclate ; la joie ajoutait à la gourmandise, on se bousculait près du fourneau improvisé, Sœur Sainte Cécile faisait de jolis cornets dans du papier journal et les remplissait de châtaignes brûlantes, ça réchauffait les doigts, chauffait le corps et le cœur, c'était une jouissance sans égale. Nanie, gourmande avait toujours faim et venait chiper quelques marrons à sa petite qui piétinait, mais son être débordait de gratitude pour elle, et consentait au sacrifice.

Joëlle n'avait pas droit à l'école de la petite classe, trop jeune pour ses trois ans, on l'installait à part dans une pièce, des bouts de bois lui étaient remis pour compter, et on lui faisait faire un beau dessin pour maman ; sa petite main experte avait exécuté le plus beau des dessins. Sur celui-ci il y avait deux maisons,

on accédait à l'une par un chemin aisé bordé à l'entrée de deux arbres, l'autre avait un chemin tortueux à escaliers malaisés et possédait plus bas une haie d'arbres ; la maison avait son drapeau Bleu, Blanc et Rouge, c'était bien une enfant de la libération ; entre les deux maisons, un couple d'enfants un petit garçon et une petite fille se tenaient la main. Plus tard, bien plus tard, Joëlle analyserait ce dessin que le subconscient clairvoyant de la petite avait su percevoir. Lorsqu'elle avait compté et dessiné, on lui ordonnait de dormir, alors la tête repliée sur ses bras elle attendait sagement que les heures passent jusqu'à l'heure du goûter.

Dans la ténébreuse obscurité de ces mauvais jours, il y avait une grande joie, (Dieu offre toujours une compensation aux vicissitudes) ; Joëlle avait une jolie voix et elle était douée pour retenir les chansons, n'avait-elle pas été bercée autrefois, du temps où l'on était heureux, par le violon de papa et la belle voix de maman ; elle retenait toutes les chansons que chantait maman, aussi Nanie avait pris l'habitude de la faire chanter ; on la hissait sur une table à la vue de tous et timidement tortillant ses bras, elle commençait mal assurée sa chanson :

« On l'appelle Brin d'amour, elle est belle comme le jour... »

Elle s'en va du soleil plein les yeux etc. »

Chaque note envoyée lui procurait une force nouvelle et à mi chanson elle avait acquis une belle assurance.

« Une autre réclamait-on ! »

Alors, elle égrenait la chanson de la libération, la petite était bien une enfant de la guerre :

« C'est une fleur de Paris, Du vieux Paris qui fleurit... »

On l'applaudissait, l'admirait, la complimentait, ainsi grâce à ce don du ciel elle pouvait se faire respecter dans le monde cruel des enfants.

Hélas, la gloire attire la jalousie, et, l'enfant ne voulant aucunement y être assujettie s'en tirait avec une grosse bosse, que

Sœur Sainte Cécile soignait avec beaucoup de compassion, appliquant sur celle-ci une pièce de vingt cinq centimes percée dans son centre ; le remède s'avérait toujours efficace.

Les chagrins, les séparations, les douleurs et les brimades donnent de la force à l'être, et apportent un enrichissement que l'on ne peut acquérir par aucun autre moyen. La lutte permanente donne l'endurance et celle-ci forme un apprentissage complet forgeant le caractère, le corps et l'âme, riche expérience qui porte de beaux fruits que celle de la souffrance, ouvrant l'intelligence intérieure.

Ainsi les deux fillettes, menées à rude école ont déjà en elles cette richesse acquise très jeune, précieux don qui trempera leur avenir.

Nanie a sa nature heureuse qui lui, permet de traverser la souffrance sans que celle-ci s'acharne au passage.

Joëlle avec son extrême sensibilité se laisse labourer par celle-ci, aussi l'être intérieur a grandi trop vite et l'a mûrie précocement, épanouissant en elle une grande acuité.

Lorsqu'une grande se fait méchante, elle ne lutte plus. Elle a trouvé une belle image dans son missel d'enfant sur laquelle figure deux arbres, l'un petit vert et flexible, l'autre grand raide noirci et cassé, elle a comparé l'image et y a trouvé une idée abstraite qui la sauve dans maintes circonstances ; et le soir au lieu de pleurer, elle rêve au Paradis où le grand Bon Dieu offre aux petits enfants malheureux, un papa et une maman dans une chaude maison, dans ce beau paradis il n'y a ni pensionnat ni école, car c'est le Bon Dieu qui dépose dans les êtres la nourriture spirituelle, la vérité et l'intelligence du cœur.

LES MERVEILLEUSES PROMENADES DU PARIS D'APRÈS GUERRE.

Le samedi soir les petites sont revêtues de leur robe du dimanche, robes écossaises avec de jolis cols blancs, manteaux de drap bleu foncé. On coiffe Nanie d'un petit bérêt à revers de cuir sur lequel cascadenent deux rubans, Joëlle a un petit calot militaire bleu marine agrémenté lui aussi de deux rubans sombres pendants dans le dos, la jolie fourrure d'une queue de renard est nouée à son cou, ainsi adorables elles se rendent au parloir où maman les attend.

On se jette dans les bras d'une belle jeune femme au physique incontestable, longue silhouette élancée portant avec élégance les toilettes les plus modestes, tête de madone aux grands yeux noirs cheveux bruns noués sur la nuque en sobre catogan, profil parfait, belle carnation de brune. Les petites s'agrippent à elle pour se faire cajoler, Nanie tout sourire, et Joëlle boudeuse, en voulant perpétuellement à sa mère, même dans ces moments enchantés.

Les voilà libres toutes les trois dans ce Paris de l'après-guerre. On monte dans un camion militaire car les grèves sont permanentes dans ce pays pourtant libéré, les soldats et leur séduisant calot sont fascinés par maman et sont aux petits soins, on aide les petites. Hop ! Dans les bras, Nanie est ravie, Joëlle n'aime pas tous ces hommes qui tournent autour de maman. Son instinct l'avertit qu'il faudrait partager, et elle n'a aucune envie de partager. Nanie elle a une bonté naturelle qui la pousse à aimer tout le monde.

D'autres fois, on prend le métro, là encore c'est le cauchemar. Joëlle a une folle terreur des escaliers mécaniques de certaines stations, ces marches en fer qui bougent, s'aplatissent, disparaissent pour se reformer, le petit pied n'a pas le temps de s'adapter au rythme, elle hurle et maman mobilise toute sa patience pour la calmer.

Lorsqu'on arrive enfin à la maison, minuscule deux pièces en rez-de-chaussée ouvert sur courette, Joëlle est encore ébranlée. Heureusement qu'il y a un poêle gigantesque qui ronfle, chauffe et réjouit tout l'univers, des tringles enserrant le tuyau que l'on peut bloquer à l'horizontal et permettent le séchage du linge ; le logement est si exigü que l'unique chambre est une grande alcôve encadrée de légers rideaux de cretonne fleurie offrant à l'imagination une campagne parfumée d'été de la Saint-Jean, rêverie nécessaire dans ce Paris où l'on manque encore de tout. Le lit de maman est là, gracieusement décoré, dans le coin opposé faisant face au fourneau le lit des petites, longtemps elles partageront le même lit unissant intimement leurs deux vies le jour et la nuit y nouant des liens si profonds et si indissolubles qu'aucun autre être ne serait aussi tendrement aimé.

Le matin on se réveille avec le bruit du poêle que maman recharge, la cafetière filtre goutte à goutte le café dans sa chaussette et maman emplit nos bols d'une délicieuse phosphatine.

Nous sommes à la maison, que la vie y est douillette et heureuse, ce plaisir est infiniment savouré, ne faut-il pas la triste institution St-André pour se sentir à cet instant si complètement heureux.

Nanie goûte pleinement sa belle journée, mais la petite n'a jamais l'esprit en paix, elle pense à plus tard, au retour dans le grand dortoir, amputant déjà son bonheur.

Après le repas, la promenade, les enfants crient à l'unisson, « le jardin des Tuileries », maman fait semblant de les contrarier, mais elle sait qu'après ce beau jardin, la promenade s'étendra jusqu'à Notre-Dame où sous ses voûtes célestes elle retrouvera une grande quiétude et la paix de son âme.

Dépêchez-vous les filles, vos manteaux et vos gants. On active les préparations, car suprême joie, on prend le beau bus vert à deux couleurs, on court, on court, on l'attrape au passage.

« La plate-forme ! » crient les petites, installées sur celle-ci à l'arrière trois paires d'yeux regardent défiler le beau Paris. La Seine d'abord qui étend ses berges très loin, les arbres de Paris, les vergnes sous leur feuillages bruissant, leurs jolies couleurs apportent tous les tons d'un bel automne, doré ambré, rouge et marron, que cette saison est belle, elle pare d'un prestigieux manteau d'or les arbres comme une belle fête. La fête de l'entrée de l'hiver, même les berges sont éclairées d'une constellation de couleurs, donnant une gaieté à tous les pavés.

La fête est en haut, la fête est en bas.

Ça et là la note rousse des feuilles de chênes retournées et frisées qui sécheront sur leur branche, précieux abri d'hiver pour les petits oiseaux, voilà, le plus beau pont de Paris, celui que Nanie préfère. Le Pont Neuf large et long de ses douze arches en plein cintre et en encorbellements Le vent aigre qui flâne sur l'eau coupe le souffle, peu importe, en bas des bouleaux dénudés et effilés se dressent, laissant à nu leur bois clair argenté et l'écorce brune qui les zèbre.

Lorsque l'on frôle le Pont des Arts, la petite s'illumine, l'unique flèche de Notre-Dame émerge de la frondaison, rougeoyant la pointe de la cité. Elle sent instinctivement la simple beauté des choses, car Dieu offre en même temps que la forte perception de la souffrance, une intense acuité offrant à l'âme de toucher la beauté de toutes choses créées par Lui.

La cathédrale est nichée dans une profusion verdoyante, écrin d'un joyau qui changerait de satin à chaque saison, vert tendre au printemps, luxuriant et sombre en été, douce palette aux couleurs de châtaignes en automne. Joëlle est heureuse et serre plus fort la main de maman. Les quais sont bordés de belles façades d'hôtels du XVIIe siècle, hôtel de Lauzun, hôtel Lambert dont les pierres agrémentent avec élégance les bords de Seine, incitant le poète à la flânerie.

Au loin, on distingue à peine l'église Saint-Louis en l'île, tant la charmille la submerge de toutes parts, cèdres argentés, conifères

sombres, mêlés au léger bois des saules, apportent à l'île de la Seine ainsi qu'aux belles demeures leur once de charme, cadre magnifique qui exhale la beauté de Notre-Dame.

A chaque passage, maman et les petites s'imprègnent de la beauté des lieux.

On arrive, Joëlle serre son goûter précieusement, car elle l'offrira presque entièrement aux pigeons ; elle aime avec beaucoup de passion les animaux et lorsqu'elle les croise sur son chemin une immense compassion emplit son cœur.

Nanie reconnaît son jardin préféré lorsque défilent l'immense Palais du Louvre et la rue de Rivoli. Il faut un moment au bus pour le contourner ; l'impatience les gagne, on piétine et on saute presque du bus en marche. La petite fait une chute sur le trottoir et hurle, Nanie et maman la console, ce soir on mettra sur la nouvelle bosse la pièce de vingt-cinq centime. Les sanglots se tarissent, elle marche très vite pour retrouver ses pigeons, et les solennelles statues de Maillol qui sont ses amis et ses confidents. Nanie gourmande mange presque tout son goûter et les pigeons volèrent d'un air de sérieuse réprobation. Mais Joëlle s'installent auprès d'eux et émiettent jusqu'à épuisement les dernières miettes du goûter. Il y a quatre pigeons au départ mais leurs cris attirent bientôt toute une troupe. La bataille est serrée et seuls les plus forts mangeront. Plus de goûter, plus de pigeon.

Les statues sont là, fidèles dans leur éternelle posture, on s'assoit tout près d'elles, sur un petit rebord, les yeux suivent la ligne nette des jardins de Le Nôtre, délicats massifs à corbeilles, mélange de bleu tendre, de violet pourpre, et de jaune jonquille pour les pensées, petites touches printanière et couleurs acidulées pour les primevères.

Quel beau bouquet pour maman, les petites aimeraient faire mais c'est interdit. Toutefois çà et là quelques belles feuilles mortes rythment leur envol au gré de la brise ; on se course pour les attraper, c'est à qui aura les plus belles. Plus elles sont grandes et larges, plus on se bat pour leur possession ; celles-ci sont

joliment arrangées en forme de deux jolis bouquets offerts à une maman ravie en échange de quatre baisers.

Maman a une très jolie toilette, un tailleur cintré pied de coq qu'agrémente un ravissant col de dentelle fermé par une broche sertie de grenats. Elle a relevé ses cheveux drapé autour d'un Turban du même ton que le tailleur ; des bas très fins de Nylon avec une couture bien droite qui grimpe le long du délicat galbe de la jambe accentué par des chaussures fines à talons hauts (petite folie que maman s'est offerte en ces temps de pénurie), mais travaillant à l'ambassade d'Angleterre elle se doit d'être toujours bien mise.

Les petites surprennent souvent les yeux admirateurs des messieurs, c'est devenu une habitude, chaque fois que l'on se promène ensemble. On attire très fort le regard, même les dames les regardent avec attendrissement, quel délicat tableau, cette jolie maman et ses deux amours de petites filles. Nanie est très fière de tout cela et prend d'autorité la main de Joëlle car on prend le bus qui les dirige vers Notre-Dame.

Les petites jambes voltigent pour essayer de rythmer l'élégant pas de maman. Le sable rentre dans les chaussures, tant pis, on se presse ; on atteint le vaste parvis, et leur jeu préféré consiste à escalader à toute allure les nombreuses marches face aux trois portails admirablement sculptés. Maman calme les ardeurs et incite au recueillement en mettant un doigt sur sa bouche.

Les fillettes respectueuses s'accrochent à elle, sous ces belles vouîtes célestes face au chœur orné de superbes boiseries, on fait halte. Le recueillement s'impose, on se dirige à l'entrée du transept où trône le plus riche trésor de l'église, la célèbre Vierge à l'Enfant dite « Notre-Dame de Paris ». Nanie et Joëlle savent qui est Jésus et Marie, elles ont été bercées par la Foi dès leurs premiers balbutiements et elles prient très fort la Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus. Puis, oh ! Suprême récompense, on a le droit d'allumer un beau cierge que l'on regarde disperser son éclat de mille petites flammèches vacillantes et bondissantes.

Maman se sent si bien dans la maison de Dieu, halte paisible et réconfortante où l'inconscient parle à l'âme, et apporte une paix inégalable. Elle apprend aux petites à saluer les gens recueillis que l'on croise, un petit sourire chaleureux à chacun.

C'est l'étonnement lorsque l'on découvre que le crépuscule automnal enveloppe soudainement la ville scintillante ; il fait froid sur la plate-forme du bus, mais quel spectacle, une multitude de lumières nimbent le ruban sombre de la Seine comme une constellation d'étoiles. Il fait de plus en plus froid et le ciel lui aussi, offre ses lumières, une myriade d'étoiles lumineuses éclaboussent la lune en son quart de cercle. Les beaux hôtels laissent désormais percer le secret de leur façade par leurs élégantes fenêtres dont la délicate lumière ne filtre qu'à travers leurs luxueux rideaux ; lucarnes indiscretes, yeux ouverts offerts aux passants dans la nuit.

La fatigue gagne les petites jambes lorsque l'on atteint le minuscule logement, mais combien le refuge est doux, déjà, le feu ronronne et ronfle, le lait chauffe, on se blottit autour de la table près du poêle, la bouilloire chante et gémit égrenant ses petites notes cristallines.

Nanie réclame :

« Maman une histoire s'il te plaît.

— Il est tard Nanie, ce sera une chanson ce soir »

Et la mère chante de sa belle voix grave : « Les roses blanches. »

C'est doux, triste et beau, une jolie mélodie, les yeux noisette claire de Nanie s'emplissent de larmes, maman chante toujours, c'est de plus en plus poignant, et cette fois la petite éclate, un gros chagrin provoqué par cette belle et triste histoire, même si l'on pleure, on aime écouter maman chanter, c'est comme un baume d'une grande tendresse qui vous délivre de tout, on se sent soudainement forts et heureux, puis épuisées on s'endort sur la banquette.

Combien ce dimanche a apporté de joies !

Combien le lendemain est une descente aux enfers !

Les petites sont réveillées dès l'aurore, Nanie est tout sourire comme à son habitude, fraîche et désensommeillée, Joëlle a des réveils difficiles qui la suivront inexorablement le reste de sa vie ; c'est un supplice que d'être réveillée d'un repos bienheureux. C'est une violence qui vous arrache aux rêves et vous place brutalement face aux réalités de la vie, cette réalité est flagrante une sonnette d'alarme martèle sa tête.

« On te ramène à la pension St-André. »

Pourtant maman est toute douceur, déjà vêtue d'une blouse de satin crème et d'une gracieuse jupe plissée marine. Elle chouchoute et dorlote son bébé, elles vont faire une promenade toutes les trois. Elle prépare les déjeuners, la petite se pelotonne près du fourneau et voudrait y demeurer sa vie entière, un peu comme lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère, pour ne pas avoir à affronter cette jeune vie dure qui blesse profondément sa sensibilité.

Nanie sait que l'on rentre à l'école et serre très fort ses mâchoires pour ne pas pleurer, courageuse comme un petit soldat et fière de l'être, affrontant les dures réalités avec bravoure, Nanie est une alchimie de bonté et de courage.

On se hâte, on va être en retard, les manteaux, les bottines, Joëlle et ses chaussettes qui tombent, ainsi que ses interrogations pour se conforter dans une idée de ballade.

« On va au zardin des tuili ?... »

— Oui ma chérie. »

On court après le métro, ça recommence, les maudits escaliers roulants, et à la sortie, au premier tournant d'une rue, la petite l'a reconnue ! Oui, elle est bien là, l'affiche, la réclame avec des abeilles sur champ d'or qui volètent. Elle hurle : « les Abeilles ; les Abeilles ! » Un gros sanglot fond sur elle ainsi qu'une rage

d'une grande intensité, elle sait que l'affiche aux abeilles c'est la première rue avant la pension et elle refuse de s'y rendre ; elle s'est assise abruptement sur le sol froid de ce précoce hiver. Nanie et maman l'empoignent avec force, mais elle résiste avec véhémence ; elle s'est arrêtée de pleurer et ses grands yeux noirs implorent sa mère de la garder.

La mère promet : « je reviendrai samedi, c'est promis, et nous aurons deux grands jours à nous trois » mais l'enfant se tait, elle doute de la promesse de maman, car ce matin elle a été trahie. Ce jour a été rude elle a appris qu'on ne peut pas faire confiance à un adulte. Le dur apprentissage qui est déjà bien rôdé lui apprend désormais que la vie est une lutte.

Puis Joëlle a fermé obstinément son visage, ses yeux se sont voilé des larmes retenues, elle a lâché la main de sa mère pour agripper celle de Nanie « la petite maman ». Elle sait que cette main là, ne l'abandonnera jamais, fidèle ayant fait serment d'allégeance parmi les règles obscures régissant la vie, et cette petite main l'accompagnera toujours lui apportant le soutènement et le secours que Dieu vous donne lorsque la charge est trop lourde.

Notre mère accueille les enfants.

« Venez mes petites embrassez votre mère. »

Puis, maman s'éloigne le cœur aussi gros que celui des enfants.

La règle de la pension rythme le temps, apporte la familiarité de l'habitude et les petites se soumettent à ce rythme, la vie est là, même dans de mauvaises conditions, on s'accoutume, on apprend la discipline, la solitude, la souffrance, on s'adapte et on se familiarise avec l'adversité ; une sorte d'initiation à l'école de la vie ; on s'aguerrit, on se carapace chaque jour, on apprend la lutte avec une nouvelle arme. On se crée une famille nouvelle de cet univers qui vous étant familier vous semble moins redoutable. Il y a aussi les joies, celles-ci sont inhérentes à la vie, elles cohabitent ensemble telle l'ombre avec la lumière, tout fonctionne par paire et antagonisme, y aurait-il bonheur sans chagrin ? Aurore, sans

crépuscule, beauté sans laideur, les plus grands bonheurs que l'on éprouve sont précédés des plus cruelles souffrances.

Mais l'âme des enfants est une source d'innocence d'où l'on puise les émerveillements qu'offre la vie même à travers le prisme des tourments. L'enfant possède des facultés étonnantes d'adaptation.

Chaque jeudi pour éviter des scènes pénibles, maman viendrait voir les petites sans qu'elles s'en doutent, et jetant son regard attendri par la fenêtre ouverte sur le parc. Elle verrait de façon constante Nanie jouant et chahutant avec ses compagnes, et Joëlle sur son banc, petite fille triste et solitaire enfermée dans sa solitude avec pour seule compagne sa poupée à la robe verte. Cette vision déchirerait sa vie en lambeaux et pèserait de tout son poids sur une culpabilité dont elle se chargerait, délit si lourd de son existence passée qui la contraignait désormais à n'offrir que de la souffrance à ses petites chéries.

Une pesante semaine de grisaille aboutissant fort heureusement à la lumineuse clarté du jour de sortie, Samedi, les enfants s'y préparent dès la veille, on n'arrive pas à s'endormir tant l'impatience est grande, on compte les heures, on compte les minutes, ouf, le parloir ! La grève des transports sévit encore, tout devient de plus en plus difficile. Les guerres volent l'argent des pauvres gens, de 1939 à 1946 le coût de la vie s'est vu au moins multiplié par dix. Le redémarrage est lent et difficile, on utilise encore les camions militaires, on se retrouve de nouveau au milieu des véhicules aux bâches kakis, d'uniformes, seul le petit calot a remplacé la casquette des officiers allemands, mais les soldats français sont très charmeurs. Ils soulèvent les petites de terre pour les déposer sur le plancher du camion, le marchepied est bien trop haut, et maman a toutes les attentions et les sollicitudes de ces beaux soldats.

Joëlle est éblouie, elle aime beaucoup cet uniforme et ce calot coquin, petit bout de femme de trois ans elle gardera toujours un souvenir embelli des soldats de son enfance.

Ces messieurs accaparent maman, Joëlle est doublement jalouse, d'une part c'est sa maman à elle, et d'autre part, elle aimerait beaucoup qu'on s'occupe d'elle ; qu'importe, elle est tout à sa joie de retrouver le « chez nous », devant la porte un beau chat marron entièrement tigré, des pointes de ses moustaches à l'extrémité de sa queue, fait des objurgations intempestives, tout en se frottant vigoureusement aux jambes des arrivantes. Il gonfle son dos et ronronne, impatient de rentrer le premier ; Joëlle déborde de joie, c'est son chat, petit vagabond sans foyer grelottant de froid qui s'est présenté un soir à la fenêtre, dans ses yeux doux verts et obliques on y lisait toute sa détresse. On a pris pitié, désormais c'est sa maison à lui aussi, on l'a baptisé « Trotchat », car comme dit maman : « Il y a vraiment trop de chats perdus dans Paris ».

Quatre bras s'emparent de Trotchat, la jolie fourrure zébrée glisse entre les doigts, on échange des câlins, des ronrons, des tendresses, des serments d'amour, on s'aime, mais l'on pense aux soucoupes pleines du charmant petit fauve qui ne nous quittera plus échangeant les genoux de l'un pour la tablette près du fourneau et celle-ci pour le lit plus confortable, les enfants sont aux anges.

Maman leurs fait des crêpes, quel régal, la pâte qui grésille dans la poêle très chaude sur le feu vif, tout le monde veut s'y mettre. Nanie fait sauter, la crêpe qui retombe dans la poêle, elles sont dorées, moelleuses et craquantes à la fois, c'est succulent et Nanie, la gourmande qui réclame :

« Encore une crêpe maman, s'il te plaît, elles sont si bonnes »

Et elle accourt, jamais rassasiée, son appétit phénoménal inquiète quelquefois maman qui pour se rassurer se dit que c'est son âge qui veut ça.

Joëlle berce Trotchat. Quand le petit félin est près d'elle, elle abandonne sa poupée, seul, ce petit chat possède ce pouvoir car Dozie est sa meilleure amie, elle lui a même promis le baptême, et ne l'abandonne jamais.

« Maman z'aisoif, te plaît. »

Tout le monde a soif, ce met vous étrangle singulièrement. Après s'être abreuvés, on réclame une chanson.

Marie s'assied devant la table étalant ses longues mains fines et commence une chanson de ses dix-huit ans.

« On a vingt ans, on lance son cœur, rien ne saurait le rattraper... »

Les petites exultent, la félicité baigne et inonde la maison, une douceur les étreint, bien-être chaud et paisible qui fait penser à ce beau poème.

« Le bonheur est dans le pré,

Courts y vite, cours y vite.

Le bonheur est dans le pré

Cours y vite il va filer »

Lorsque l'on est chez soi avec maman, c'est une bénédiction.

Le lendemain Joëlle est éveillée par un bruit de bols que l'on remue, Nanie déjà prête joue « les mamans » avec Marie, là, les tartines, là, la confiture et Trotchat qui se mélange à tout cela, insatiable lui aussi. On s'apprête à continuer l'enchantement, du fond de son lit, la petite anticipe la promenade, le beau défilé de la Seine, les vergnes, le beau soleil qui éclabousse et mordore un peu plus ses chers feuillages et surtout la jolie robe à smocks que maman réserve pour le dimanche, car à onze heures, toutes les trois, elles iront assister à la belle messe de Notre-Dame.

Puis les semaines de pensions s'ajouteront allégeant curieusement leurs souffrances au fil du temps.

Cette fin de semaine au parloir, Marie est très contrariée de voir arriver Nanie avec son petit visage tuméfié, deux gros pansements le barrent, sur les joues et le haut des pommettes, Nanie n'en a cure et lui offre son ineffable sourire.

Joëlle s'emballe :

« Ce sont des « méchantes » elles ont battu Nanie. »

Son cœur est encore corrodé par la scène à laquelle elle a assistée. Les grandes ont soudainement empoigné Nanie, ont tiré sur ses cheveux très fort, et la bousculant fortement l'ont fait tomber sur le rebord du trottoir, du sang coulait de son arcade sourcilière. Et Joëlle, qui avait suivi le combat dès le début, s'est précipité, petites mains courageuses, au secours de la « tendre aimée ». On avait osé faire du mal à sa « petite maman », son cœur s'ouvrait à une douleur insidieuse et persistante, Nanie c'est une partie d'elle-même une partie de sa chair, plus même qu'une partie d'elle-même, c'est son être tout entier qui vit en elle. Une lutte tenace s'est engagée où la petite tire des forces insoupçonnables, sa grande est doucement relevée par Sœur Sainte Cécile, qui constate que cette fois le mal est grave, la pièce de vingt-cinq centimes n'y suffira pas, il faut se rendre à l'infirmierie.

Joëlle s'étouffe en racontant tout cela à maman, ouf, cela soulage, on se sent libéré, et puis on rentre à « la maison ».

Certains dimanches, le trio va se promener à Montmartre pour voir le moulin, on bat des mains, c'est aussi un circuit préféré. Marie éprouve une tendresse particulière pour ce petit coin de Paris, un village avec de la vraie campagne qui était autrefois dominé par des moulins ; avec ses rues pittoresques et ses curieux coins campagnards, on s'évade de Paris, des boulevards. On y retrouve une quiétude toute champêtre et l'on se dit que l'on aimerait habiter là, surtout dans la jolie maison qui fait face à la vigne. Il y a peu, avant que les feuilles ne prennent des tons fauves et or, les vendanges ont au lieu, entraînant une petite fête.

On marche, on trotte place du Tertre où la poésie de l'automne s'accroche aux façades, délirante de vigne vierge rouge et ocre.

Les platanes amis fidèles de la place, que quelques feuilles rousses parent encore, offrent pudiquement la nudité de leurs bras noués et décharnés ; le sol jonché de feuilles pourrissantes

exhale une odeur de moisissure de sous-bois, ça sent délicieusement bon.

Chaque fois, Marie monte rue Cortot devant la vieille maison où habite Maurice Utrillo, rare peintre talentueux à savoir exprimer la mélancolie des faubourgs et surtout l'atmosphère particulière des petites rues de Montmartre. Sa palette est la quintessence même tirée de ce bel automne qui colore Paris. Elle se rappelle qu'il fut l'hôte du château de Corcelles, petit village du Beaujolais où elle vécut du temps de son mariage. Ce peintre retrouva là-bas toute la poésie d'or attachée à sa palette, au milieu des coteaux parés des vignobles aux fines couleurs si chères à son pinceau.

Une halte s'impose à l'église campagnarde de Saint-Pierre et au jardin du Calvaire, Joëlle traîne des pieds.

« Si vous êtes sages nous boirons une limonade Place du Tertre »

Les pieds se font agiles pour s'installer en terrasse, bien assis pour contempler les peintres, talent unique du pinceau qui se promène gracieusement créant une fleur, un paysage, peut être verront-elles les petits poulbots de la commune libre de Montmartre défilé en rang, vêtus comme les « sans culotte » avec leurs pantalons rayés en long rouge et blanc et leur bonnet phrygien. C'est un spectacle, que de voir ces enfants aux visages malicieux, défilé avec une aisance de gavroche, drapeau en tête aux couleurs de la commune de MONTMARTRE. Les filles sont admiratives.

On redescend par la rue des Saules, raidillon très peu fréquenté, où se trouve au numéro douze, Le Lapin Agile, le cabaret de Frédé tout éclairé de ses petites fenêtres, gentille maison de l'orée d'un bois d'où s'échappent quelques mélodies de Francis Carco. Le cabaret et le bateau lavoir constituent l'âme de Montmartre.

A l'angle de la rue Lepic, les petites s'exclament « Le Moulin » ! Le dernier moulin de Montmartre ! Son bois patiné est nu et ses

ailes sont immobiles, mais il résiste, il est là, admiré. Il est l'attraction de cette balade. On commence la longue descente aux Abbesses et l'on dévale ses nombreux escaliers, c'est un jeu, on les saute par deux ; Marie est entraînée par deux bras qui s'envolent, on accélère l'allure. Le fou rire les prend, puis ce sont les éclats d'une joie pure. Les voilà enfin Place des Abbesses face à l'église rose.

Entre la rue des Abbesses et la rue Durantin, l'hôtel du bouquet de Montmartre, maman explique qu'avant de trouver leur petit logement, elle a séjourné dans celui-ci.

La fatigue, l'exercice ont été si intenses aujourd'hui, qu'à peine dans le métro on s'endort. Bienheureuse enfance qui oublie ses chagrins pour goûter intensément aux joies offertes.

HUMBLE NOËL 1946.

Noël est arrivé, un Noël bien maigre. On a tout de même mis ses galoches contre le gros fourneau et Marie a fait une minuscule crèche toute enguirlandée de rubans scintillants et de feuilles de houx. On a tous chanté : « Il est né le Divin Enfant » et « Minuit Chrétien », c'est l'heure solennelle où l'Enfant DIEU descendit jusqu'à nous.

On a terminé avec « Mon beau sapin ».

Plus tard les petites apprendront une quantité de chants de Noël, et les airs doux leur revenant, seront un précieux rappel des Noëls de leur enfance.

On ne manque pas la belle messe de minuit à Notre-Dame de Paris, les petites ont très froid, mais les cantiques de Noël sont si beaux qu'ils vous emplissent d'une intense, émotion, émotion faite d'amour, de paix et de joie, bonheur indicible.

Au retour, on marche très vite tapant des pieds pour se réchauffer, on fait comme si on ne voyait pas le givre qui

enrubanne joliment les rues, la lumière qui se tamise, le silence étonnant et froid de la nuit, vastement éclairée, souffle chaud se transformant en petit nuage de brume et l'on pense très très fort à ce généreux Père Noël qui remplira nos souliers.

Visages ébahis devant nos souliers qui débordent du papier d'argent multicolores des papillotes, dessous trois oranges entourées d'un ruban rouge, et tout au dessous un petit baigneur en Celluloïd vêtu d'une barboteuse. Chacun prend possession du contenu de ses souliers que l'on garde jalousement pour soi. Joëlle surveille ses papillotes, car Nanie est si gourmande qu'elle craint le pire, mais pour le moment elle est bien trop accaparée par ce beau baigneur qui possède des bras et des jambes articulées. Elle le berce. Joëlle craint de rendre Dozie, la poupée, jalouse si elle s'occupe trop de ce petit dernier. Elle avance par petites touches pour finalement réunir le bébé et la poupée, le frère et la sœur.

Les saisons fidèles apportent le printemps, saison froide qui empêchera les feuilles tendres de s'éveiller à l'éclosion. Les bourgeons resteront longtemps petits fruits ténus serrés bien au chaud dans leurs coquilles, seul le début de mai les verra éclore, éclater et foisonner et Paris aura revêtu sa plus belle parure, les pouces fraîches et tendres des saules tendront un transparent rideau à l'île de la Cité. Toutes les berges s'égayeront du bruissant feuillage des vergnes ; un foisonnement de gracieuses fleurs roses montent à l'assaut des prunus aux feuillages grenats abritant de charme les jardins publics.

Ce printemps 1947 fleure bon la campagne, les marchands des quatre saisons vous interpellent sur une moisson de fleurs, de fruits et de légumes offerts au regard, brassée d'anémones, œillets pourpres odorants, jonquilles d'or, roses délicates, marguerites à forte senteur, kaléidoscope d'une palette printanière réjouissant l'âme.

Marie et les petites aiment les vieux métiers qui s'installent à domicile le long des trottoirs, là, le grilleur de café ; tout le quartier embaume de ce nectar dont on a été tant privé durant

l'occupation. De larges volutes de fumée vagabondent et avertissent le passant que le café est grillé à point. On a tant rêvé ces dernières années d'une tasse de vrai café, qu'a présent il est très apprécié.

Il y a aussi l'aiguiseur de couteaux et de ciseaux, l'artisan travaille sur sa lourde meule, chacun attend son tour, amenant sa batterie complète. Le préféré des petites, c'est le raccommodeur de faïence, elles le regardent avec curiosité joindre les deux morceaux d'une assiette brisée. Il recolle, assemble, ajuste quelquefois des crochets et le résultat est miraculeux, l'assiette est toute neuve, ce sont souvent de fines faïences à décors floraux, très belles pièces qui naissent une seconde fois, œuvre d'art préservée du temps qui passe.

LES DIMANCHES DE FONTENAY-AUX-ROSES.

Dès que les senteurs de mai embaument Paris, douce saison, Marie se rend avec les filles chez de bons amis habitant Fontenay-aux-Roses au sud-ouest de la ville. On est heureux car on prend un vrai train, ceci est une fête en soi. On choisit son wagon, maman regarde à l'intérieur des compartiments.

« En voilà un qui est vide, asseyez-vous les petites, soyez sages, dès que le train démarrera, vous aurez votre goûter »

Mais lorsque le serpent d'acier prend son départ, on n'a pas le temps de manger ; seulement le temps d'emplir ses yeux de tout ce qui défile, le train fait un détour par Gentilly et Bourg-la-Reine et s'élançe en plaine campagne dans des pacages verdoyants coupés de charmantes haies fleuries et blanchies d'aubépines sous lesquelles s'abritent quelques vaches charolaises.

« Les vasses, les vasses ! » crie Joëlle.

Quelle vision ! Les coucous parsèment de touches de soleil le vert vif des prés, une multitude de pâquerettes rompent la monotonie des prairies. Cà et là, des touffes de marguerites

vous font un petit salut ; à l'approche d'un tunnel, le train hurle puis on passe très vite devant d'innombrables fenêtres, charmantes maisons blotties dans un bosquet de chênes, ou solide bâtisse isolée au milieu des prairies, là, un village frileusement groupé autour de son clocher, comme à l'abri d'une forteresse.

Belle France, tendres images, doux ruban d'une rivière qui coule, soudainement rompue par une jaillissante cascade, charmant pont cintré qui l'enjambe, la rivière fait un brusque coude et change de direction au gré de dame nature. Fontenay est l'avant dernière station avant Le Plessis Robinson, et Nanie répète à chaque fois :

« Avant de partir pour l'Égypte, papa avait son salon de coiffure au Plessis Robinson, maman le temps me dure de papa ! »

La douleur pénètre de nouveau Marie, cette petite aime tant son père !

« Tu le reverras lorsqu'il rentrera en France, pour le moment il est très loin. »

Les amis de maman nous attendent dans leur traction avant noire, les petites deviennent timides car ces amis sont un peu snobs ; on accède à la maison par une belle allée sablée bordée de conifères, de vastes pelouses s'y accolent. Les saules pleureurs viennent caresser l'allée sablée de leurs branchages feuillus. Joëlle n'aime pas cette maison et s'y sent très mal à l'aise. Elle n'aime pas ces immenses pièces qui possèdent des colonnes en marbre, tout cela est froid, très solennel et prétentieux. Elle préfère être dans sa maison près de son fourneau avec Trotchat et Dozie et chanter des chansons avec maman. Heureusement, il y a le beau parc et ses arbres où l'on pourra jouer avec abondance. Nanie véritable casse-cou grimpe dans les saules malgré l'interdiction, les bosses lui importent peu, elle est téméraire. Les fillettes se poursuivent autour des massifs de rosiers taillés très bas, les robes seront griffées, on roule sur l'herbe douce, quelques mottes de terre

humides et collantes y laissent leurs empreintes, on n'est plus du tout présentables, qu'importe, épuisées les enfants s'endormiront sur la banquette du train, leurs yeux endormis ouverts sur d'autres beaux paysages.

Dès l'arrivée, Joëlle annonce avec autorité :

« Ze ne veux plus aller dans la grande maison. »

D'instinct les enfants refusent les façades ostentatoires, ils aiment l'authenticité des choses vraies et simples.

LE GROS CHAGRIN DE BÉBÉ JOËLLE.

De retour au pensionnat, Joëlle trop occupée à donner sa tendresse à Trotchat, oublie dans la courette, Dozie sa poupée.

À peine séparée de sa mère, elle se sent dépouillée plus que jamais, sans réconfort et isolée, et là, elle constate avec angoisse l'absence de Dozie. Son cœur saigne, « Sa petite » est sous le froid, le vent et la pluie, seule abandonnée dans une cour ; elle subit impuissante elle aussi le poids de cette peine d'une mère ayant par négligence laissé à l'abandon son enfant, une lueur l'éclaire toutefois, elle découvre la limite des êtres.

Désormais, elle en voudra beaucoup moins à maman !

Mais la semaine s'étire, longues heures de tourments, vite il faut secourir la poupée. La joie du samedi est érodée, à peine dans les bras de maman, Joëlle s'inquiète :

« Ma poupée, ma poupée ! »

Marie est désespérée, il a fait si froid qu'il était trop tard lorsqu'elle a constaté l'irréparable, elle prépare peu à peu l'enfant au cœur trop tendre.

« Dozie n'est plus, Joëlle, ta poupée est montée au ciel avec les anges. »

Et devant ses yeux effarés, doucement elle ajoute.

« Elle est morte. »

Des sanglots s'échappent, devenus incontrôlables, maman promet :

« Nous irons en chercher une très belle que tu choisiras toi-même. »

Ce que dit maman est inconvenant, Dozie c'était son enfant, son amie, comment peut-on remplacer un être par un autre. Chacun est unique et irremplaçable.

On s'achemine tristement vers la maison, Trotchat est accueilli avec moins d'enthousiasme, déjà la lâcheté humaine lui fait porter le poids de la faute. Joëlle insiste pour enterrer, le soir même, Dozie, la tant aimée. Son corps a beaucoup souffert, éventré par le soleil, la pluie et l'humidité. Le vieux tissu usé s'est ouvert laissant échapper sa masse de copeaux de bois. Il manque un bras et le pauvre petit visage arraché de moitié, est entièrement délavé.

Elle l'a tendrement enveloppée dans un de ses tabliers. Ses larmes continuent de couler, maman a déposé la poupée dans une boîte et l'a enterrée dans le minuscule coin de terre que possède la cour ; de deux branchages Joëlle lui a fait une croix et avec dévotion elle s'est agenouillée priant la SAINTE-VIERGE de la prendre dans son ciel et de lui envoyer une autre amie qu'elle pourrait chérir et qui posséderait ce même caractère d'or que détenait Dozie.

Pour l'heure, la petite fille avait son cœur clos à l'amitié. Dans son lit, sa douleur était si grande que pour la première fois, la petite voix qui l'accompagnerait toute sa vie la consola ; elle entendit distinctement :

« Avec les êtres, il y a une allée terrestre à traverser »

Et la voix qui lui parlait lui envoyait une immense lumière qui la réjouit entièrement soufflant sa douleur et l'envoyant très loin, au-delà des frontières terrestres ; et dès cet instant la petite fille qui avait tant appris dans la souffrance sentit en elle la présence de Dieu.

LA Sainte Vierge a exaucé l'enfant, ce dimanche soir elle entre à la pension avec dans ses bras un « Marius » qu'elle a choisi elle-même, et qui est revêtu d'un pantalon de satin jaune et rouge, elle lui a déjà donné son amour et son baigneur aura le droit de lui tenir compagnie.

Le jeudi, lorsque Marie se rend à l'institution pour s'enquérir de ses filles sans que celles-ci l'aperçoivent, inéluctablement la même scène s'offre à son regard :

Nanie totalement prise par ses jeux, épanouie, et Joëlle, celle qui a eu quatre ans en mars dernier, seule sur son banc, serrant Marius et le baigneur en Celluloïd, illusoire rempart d'affection dressé contre sa profonde solitude. Le temps n'apporte aucune amélioration, le visage de l'enfant est fermé, hostile, aucun sourire ne vient l'éclairer ; détresse silencieuse d'une enfant trop tôt détachée de sa mère.

Ce jour là, Marie perd courage, sa souffrance mêlée d'amertume s'ajoute au déchirement d'une culpabilité qu'elle sent grandir en elle. Les échecs successifs de sa vie conjugale qu'elle n'a pas su vaincre, les écueils la jalonnant, les vicissitudes du chemin l'avaient acculée et l'avait contrainte à la fuite.

Son extrême jeunesse l'avait leurrée lui laissant croire avec véracité que la vie était une fête, et aux premiers brisants, elle n'avait pu faire face, elle avait esquivé la lutte, levain nécessaire à l'alchimie de l'existence.

Parce qu'elle avait brusquement bifurqué de sa route tracée, la route de Dieu, pour prendre un chemin de traverse, et celui-là s'avérerait plus difficile encore. Comment en effet ne pas accepter avec les joies, les peines et les angoisses qui jalonnent nos existences, celles-ci nous façonnent, nous modèlent, et nous font

ce que nous sommes tel le bel acier affiné qui doit sa trempe acérée au feu de la forge. C'est ainsi que les beaux sentiments naissent et grandissent dans nos âmes telles des fleurs épanouies, lorsque la souffrance a corrodé nos vies.

Marie ne l'avait pas encore compris, elle ne l'accepterait que trop tard, lorsque plus rien ne suivrait dans l'ordonnement de sa vie.

Dès les premiers revers, sa Foi trop faible, parce que pas assez profondément ancrée, l'avait conduite sur cette voie traversière opposée au chemin de DIEU. La lumière de la sagesse ne rayonnant plus en elle pour la diriger et dans cette obscurité dans laquelle évoluent les êtres ayant emprunté le mauvais sentier, elle commit l'irréparable.

Avec l'arsenal écrasant qu'est le libre arbitre, Marie accomplit cet acte si lourd de conséquences.

Elle rendit pour toujours ses enfants à leur père.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.....	3
LES PETITES PARIS 1946	5
LES MERVEILLEUSES PROMENADES DU PARIS D'APRÈS GUERRE.....	10
HUMBLE NOËL 1946.....	23
LES DIMANCHES DE FONTENAY-AUX-ROSES.....	25
LE GROS CHAGRIN DE BÉBÉ JOËLLE.....	27
DEUXIÈME PARTIE.....	31
LE RENDEZ-VOUS DU BONHEUR.....	33
PIERRE ET SON BERCEAU LES CÔTEAUX DU BEAUJOLAIS.....	35
LA MOBILISATION DE JEAN POUR LES HORRIBLES TRANCHÉES.....	36
LE SOLDAT ACCULÉ TÉMOIGNE AVEC TENDRESSE.....	40
LES RARES PERMISSIONS DU BONHEUR.....	44
LE SOUVENIR DES PREMIÈRES HEURES DE FÉLICITÉ PRÈS D'ANNA.....	47
PIERRE, L'ENFANT, SEUL RÉCONFORT DE LA GUERRE.....	50
L'INFERNALE VIE DES TRANCHÉES.....	56
LES SOUVENIRS HEUREUX QUI AIDENT LE SOLDAT.....	60
L'INFÂME RÉTRIBUTION DE LA GUERRE.....	67
11 NOVEMBRE 1918.....	76
TROISIÈME PARTIE.....	79
HEUREUSE ENFANCE DE PIERRE.....	81
LE CARREFOUR DU DESTIN.....	86
ADIEU MA BRETAGNE D'AUTREFOIS.....	100
QUATRIÈME PARTIE.....	115
LE MARIAGE DE LA PETITE FLEUR.....	117
LA GRANDE FÊTE DES VENDANGES.....	140
LA PERSÉVÉRANTE RUMEUR DE LA GUERRE.....	146
ADIEU ! MAMIE ROSE.....	149
PETIT JEAN-PIERRE VINT AU MONDE.....	153
LA GUERRE ENTRE LES ÊTRES CONDUIT À LA GUERRE ENTRE LES PEUPLES.....	160
LA MOBILISATION POUR LA DRÔLE DE GUERRE.....	170
TOULON 1939, MARIE SE HÂTE VERS SON DESTIN.....	182
LA DOULOUREUSE ÉPREUVE.....	208
LA DRÔLE DE GUERRE JETTE SON MASQUE POUR DÉVOILER SON VRAI VISAGE.....	236
LA SOMBRE DÉFATTE DE 1940 ET LA CONVENTION D'ARMISTICE.....	261
L'OCCUPATION DANS LES COTEAUX DU BEAUJOLAIS.....	268
LE PLUS BEAU CADEAU DE DIEU.....	281
LA NAISSANCE D'UN ANGE.....	301

L'INSTALLATION DANS LA VIEILLE DEMEURE.....	317
L'AMERIQUE RENTRE EN GUERRE.....	321
JE T'AIME MON BEAU CHASSAGNES.....	329
TOULON EST EN DEUIL.....	350
LA COMPLÈTE DÉCHIRURE.....	372
TROIS ÊTRES SOLITAIRES SOUS LE VIEUX TOIT.....	379
NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE.....	390
ADIEU, VIEILLE DEMEURE DU BONHEUR.....	409